

La solitude du chanteur de fond de Chris Marker
(1974)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « ONE MAN SHOW : locution française de la deuxième moitié du XX^e siècle, désignant la performance d'un chanteur qui tient la scène, seul, pendant toute une soirée. (voir MONTAND) »

[titre] « YVES MONTAND : chanteur français de la deuxième moitié du XX^e siècle, qui a donné le 12 février 1974 son *one man show* à l'Olympia, au bénéfice des réfugiés chiliens. (Voir CHILI) »

[titre] « CHILI : pays d'Amérique Latine, qui a vu, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, une expérience originale de démocratie socialiste se heurter tragiquement aux brutes militaires. »

[Répétition dans la petite scène de la maison d'Auteuil. Chanson : *À Paris*]

Yves Montand (YM) – Quand t'approches la... Bon !... Qu'est-ce qu'on fait, Bob ? En avant ?

Bob Castelli (BC) – ... [pas compréhensible] qu'est-ce que vous voulez ?

YM – Attends ! Tu veux pas qu'on te mette... On va se mettre l'entrée, ça va nous mettre dedans. Hein ?

BC – Oui.

YM – Tu vois ce que je veux dire ?... Oui, attends ! On va mettre ça, ça va nous mettre dans le...

BC – *In the mood !*

YM – *In the mood !... Ah! Mood! Mood! Mood!...* On enlève les trois coups, hein, en tout cas.

BC – Oui.

YM – ... On garde la même chose, hein ?... [il récite à voix basse] « Comme le scorpion mon frère, tu es comme le scorpion dans une nuit d'épouvante. Comme le moineau, mon frère, [Tu es comme le moi, dans ses menues inquiétudes. Comme la moule, mon frère. Tu es comme la moule, enfermée et tranquille... » [interview à CM, autre moment, sur la voix basse] C'est un poème que Gérard Philippe m'avait... Gérard Philippe m'avait donné. Il y en avait deux ou trois de Nazim Hikmet, mais il y avait surtout celui-là qui était drôlement percutant. Donc j'ai pris celui-là qui est très beau. La moule mon frère ou pas ? J'ai pas connu Nazim. J'ai reçu un télégramme pendant que je faisais ma tournée, en ce moment là en U.R.S.S., en 1956-1957. Je l'ai reçu chez Elia Ehrenburg. La première fois que tu mets un texte, je veux un texte comme ça de Nazim Hikmet, c'est quand même pas quelque chose de, de, de... C'est quand même un texte riche, tu comprends. Bon ! En plus, ça a quand même, un peu, une tendance à faire... à vouloir faire la morale aux gens. Ça peut être vachement, hein ! De quoi je me mêle. Donc il faut être très prudent. Bon ! Donc la première fois que tu dis ton texte, et la musique, tu cherche d'abord, tu vois, le fait de le chuchoter au lieu de le dire. Pourquoi ? Parce que j'ai trouvé que c'était, au contraire, ça prenait davantage les gens, en commun « Comme le scorpion, mon frère. Tu es comme le scorpion... » et t'es « Quoi, qu'est-ce qui se passe ? » [il chante un autre poème de Hikmet : *La plus drôle des créatures* (1948)] « Et s'il y a tant de

misère sur terre, c'est grâce à toi, mon frère. Si nous sommes tiraillés¹, épuisés, si nous sommes écorchés jusqu'au sang, pressés comme la grappe pour donner notre vin, irai... » Tiens, tu vois ? Tu vois ? Tu vois, par exemple. Ce qu'on disait hier, tu vois... Par exemple, voilà un geste que je ferai toujours dans la chanson, qui tombera toujours forcément à un endroit. Tu vois, quand il dit, par exemple, « ... pressés comme la grappe, pour donner notre vin... », « ... pressés comme la grappe... », ah ! ben j'suis pas à une seconde près, une seconde plus tard. Mais ce côté, disons, où finalement on est tous des... des idiots de se faire... boulotter par le ou les systèmes et si tu veux, c'est un forme de révolte dans le fait qu'il est « pressé comme la grappe pour donner notre vin... » [extrait *Olympia, balances*] « ... pressé comme la grappe pour donner notre vin ». Il y a pas de doute que il faut lui mettre dedans le sentiment voulu, authentique. Tu peux pas le faire comme... Non ! « ... pressé comme la grappe » en disant, parce que tu fais un geste. C'est toute la différence entre l'état d'y être, dans une chanson ou dans une pièce... ou dans un rôle, et ne pas y être. Tu vois ! Mais, c'est là où ils me font rigoler, tu comprends... quand ils croient que on prépare quelque chose et que tu prépares un... tu prépares un geste ou une attitude, c'est complètement faux. C'est complètement idiot ça. D'abord, quand... en tout cas en ce qui me concerne, quand je suis en train de chanter, par exemple, ou de préparer une chanson, je ne dis jamais « alors, je ferai ça, puis je ferai ça, puis je ferai ça ». Je me laisse d'abord porter par le texte et par la musique. Et si peu à peu, un geste vient INSTINCTIVEMENT, [il claque dans ses mains] Ah ! je le catalogue, je le bouge plus. [extrait *Olympia, balances*] « ... Tu es terrible mon frère, comme la bouche d'un volcan éteint, et tu n'es pas un, hélas, tu n'es pas cinq, tu es des millions... » [sur le texte, interview à CM] Je pense à tous ceux qui... à tous mes frères, ben, je pense à moi aussi, forcément. Quelque fois tu sais bien que tu dis « merde ! là, j'ai été... j'aurais pu aller un peu plus loin... Merde ! Là, je me suis freiné, j'ai pas... » Mais... « j'ai pas été jusqu'au bout », mais ça proviens aussi que... il faut dire aussi qu'en avançant dans l'âge, comme on dit, tu te dis, tu t'aperçois que les choses ne sont pas toujours aussi simples qu'on veut bien nous les faire croire, tu comprends. Ce n'est pas vrai, donc tu prends le temps de réflexion et quelque fois, prendre le temps de la réflexion, pffff ! l'évènement est passé. Et tu te retrouves comme un imbécile. Tu n'as pas été ce qu'il fallait. Voilà ! Et si nous en sommes où nous en sommes, c'est à cause de tout, de nous tous. C'est évident ! [il claque dans ses mains] Bon, allez ! *Battling Joe*. « Voici l'histoire d'un champion de boxe. Voici *Battling Joe*... *Go Phileas, L'étrangère*... « Il existe près des écluses un bas quartier de bohémiens, dont la belle jeunesse s'use à démêler le tien du mien. En bande, on s'y rend en voiture, ordinairement au mois d'août, ils disent la bonne aventure pour du piment et du vin doux. On passe la nuit claire à boire, on danse en frappant dans ses mains, on n'a pas le temps de le croire, il fait grand jour et c'est demain. On revient d'une seule traite, gais, sans un sou, vaguement gris, avec des fleurs plein les charrettes, son destin dans la paume écrit. [Olympia] J'ai pris la main d'une éphémère, qui m'a suivi dans ma maison Elle avait des yeux d'outremer, elle en montrait la déraison. Elle avait la marche légère, et de longues jambes de faon. J'aimais déjà les étrangères quand j'étais un petit enfant ! Celle-ci parla vite vite, de l'odeur des magnolias. Sa robe tomba tout de suite quand ma hâte la délia. En ce temps là, j'étais crédule, un mot m'était promesse, et je prenais les campanules pour des fleurs de la passion... Quand c'est fini tout recommence, toute musique me séduit, et la plus banale romance m'est éternelle poésie... Nous avons joué de notre âme, un long jour, une courte nuit. Puis au matin : "Bonsoir madame !", l'amour s'achève avec la pluie. »

[autre chanson : *Quelqu'un*]

« Un homme sort de chez lui, c'est très... » Dis donc, où est-ce qu'on a mis le béret ?

BC – Il est sur la... sur la table, là-bas.

Chris Marker (CM) – Je sais où il est.

¹ Au lieu de « affamés » dans le texte original.

YM – Tu vas le chercher ? Tu seras gentil.

BC – Dans le hall, dans le hall, sur la table...

YM – Je vais essayer un truc avec le béret, mais... Tu m'as pas vu avec le béret ? Oh ! Ça fait peur, tu vas voir. C'est un dessin de Polinski... « Cela se voit à sa figure. Soudain dans une boîte à ordures. Il voit un vieux Bottin Mondain. Quand on est triste on passe le temps. Et l'homme prend le Bottin, le secoue un peu et le feuillette machinalement. [Quand on est triste, on passe le temps]². Les choses sont comme elles sont. Cet homme si triste est triste parce qu'il s'appelle... Ducon. Et il feuillette. Et continue à feuilleter. Et il s'arrête à la page des D. Et il regarde à la colonne des D-U, Du... Et son regard d'homme triste devient plus gai, plus clair. Personne, vraiment personne, ne porte le même nom. Je suis le seul Ducon, dit-il entre ses dents. Et il jette le livre, s'époussette les mains et poursuit fièrement son petit bonhomme de chemin. »

[autre chanson : *Dans ma maison*]

« ... Dans ma maison tu viendras. Je pense à autre chose, mais je ne pense qu'à ça. Et quand tu seras entrée dans ma maison, tu enlèveras tous tes vêtements, et tu resteras immobile, nue, debout avec ta bouche rouge, comme les piments rouges pendus sur le mur blanc, et puis tu te coucheras et je me coucherai près de toi. Voilà ! Dans ma maison qui n'est pas ma maison, tu viendras. »

[**BC** joue une introduction des *Grands boulevards*, trop lentement]

YM – Vas-y ! Bon dieu. Vas-y, Bobby ! [tapant du pied, en colère]

BC – [chante le début du texte : *Les grands boulevards...*]

YM – Oui !

BC – Si je vais en arrière, je peux pas partir, talalala... Si je veux aller vers l'avant, il faut que je parte...

YM – Absolument ! Pardon, Bob. Excuse-moi, Bobby...

BC – *Apologise !*

YM – On y va...

[**Bob** poursuit en chantant la chanson, et **Montand** se marre en esquissant quelques pas de danse]

[autre chanson : *En sortant de l'école*]

[**Bob** chante la chanson]

YM – Vas-y ! Reprends au même endroit. Revenant sur la terre. « Re-... venant sur la terre, nous avons rencontré... » Plus lentement pour le xxx. « Revenant sur la terre, nous avons rencontré, sur... » Tu vois, y a rien à faire, hein ! « Revenant sur la terre, nous avons rencontré, sur la voie du chemin de fer, une maison qui fuyait, fuyait tout autour de la terre, fuyait tout autour de la mer, fuyait devant l'hiver, qui voulait l'attraper, mais nous sur notre chemin de fer, on s'est mis à rouler, rouler derrière l'hiver, et on l'a écrasé, et la maintenant on s'est arrêtée... » [**Montand** se trompe dans les paroles, mais engueule Bobby] Non, Bobby, tu te trompes encore là-dessus... Me regarde pas moi. Joue tranquille. T'occupe pas de moi. Parce que tu chantes avec moi, tu te fous dedans et moi, je me fous dedans aussi. Me regarde pas. Joue tranquillement. « Re-... venant sur la terre, nous avons rencontré, sur la voie de chemin de fer, une maison qui fuyait, fuyait tout autour de la terre, fuyait tout autour de la mer, fuyait devant l'hiver, qui voulait l'attraper, mais nous sur notre chemin de fer, on s'est mis à rouler, rouler derrière l'hiver, et on l'a écrasé, et la... » Mais non, Bobby ! Je crois, tu te trompes là encore.

BC – Chaque fois, vous vous trompez de paroles. [et c'est le cas !]

YM – Tu crois.

BC – Pour maintenir le rythme... [essaie de poursuivre, d'expliquer, mais YM l'en empêche]

² Il a ajouté cette phrase au texte original.

YM – Mais non ! Reprenons tranquillement. « Re-... venant sur la terre, nous avons rencontré, sur la voie du chemin de fer, une maison qui fuyait, fuyait tout autour de la terre, fuyait tout autour de la mer, fuyait devant l’hiver, qui voulait l’attraper, mais nous sur notre chemin de fer, on s’est mis à rouler, rouler derrière l’hiver, et on l’a écrasé... » Oui ! Tu vois que tu t’es trompé au point de vue musique, Bobby ? Mais bien sûr... Tu me faisais une... l’accord avant. Là, c’est en place. Mais oui ! Là, tu l’as fait en place. Mais non ! Regarde ! Ne joue pas, rejoue pas « Re-... venant sur la terre, nous avons rencontré,...

BC – Bon d’accord, entendu !

YM – ... sur la voie du chemin de fer, une maison qui fuyait, fuyait tout autour de la terre, fuyait tout autour de la mer, fuyait devant l’hiver, qui voulait l’attraper, mais nous sur notre chemin de fer, on s’est mis à rouler, rouler derrière l’hiver, et on l’a écrasé et... [YM hésitant, BC enchaîne directement]

BC – et la maison s’est arrêtée...

YM – ... arrêtée, et le printemps nous a salués. » Voilà !

BC – Parce que vous sautiez toujours « la maison s’est arrêtée » [ce qui est vrai :-)]

YM – Non ! Non ! Enfin, c’était pas... Encore une fois, on la tourne [?] définitivement.

BC – Allez !

YM – « Re-... » Me regarde pas ! Putain ! Ne chante pas avec moi ! « Re-... venant sur la terre, nous avons rencontré, sur la voie du chemin de fer, une maison qui fuyait, fuyait tout autour de la terre, fuyait tout autour de la mer, fuyait devant l’hiver, qui voulait l’attraper, mais nous sur notre chemin de fer, on s’est mis à rouler, rouler derrière l’hiver, et... » Non, tu vois ! Non ! Ne monte pas là ! « ... rouler derrière l’hiver, et on l’a écrasé... » C’est ce « et »... « et »...

BC – Après « hiver ».

YM – Après « hiver ». « ... et on l’a écrasé... »... Tu es sûr, hein ?

BC – Oui ! Toute façon, là, c’est parce qu’on n’a rien, mais les autres joueurs, ils ont leur nombre de mesures, y a pas, y a pas de faute possible.

YM – Mais toi, il faut aussi que tu l’aies là-dedans, quand même.

BC – Mais oui !

YM – Bon ! On va manger.

[Bobby joue un morceau classique au piano, dans le salon d’Auteuil, où se fait maintenant la répétition]

[autre chanson : *Planter café*]

YM – Bon ! Ça va !... Alors, là je danse pas non plus. Je sors de scène. Hein ! Je vous fais signe et je pars. Tu te rappelles... Ah oui ! Là, tu vois, par exemple. La même chose. Le même phénomène avec l’entrée cachée, qui est une chanson, si tu veux, très jolie point de vue climat, sur un climat exotique, mais qui, si tu veux, au point de vue texte, il est bien, mais il est... il est faible. Il est pas faible. Ça peut prendre un côté, disons... amuseur, sur le côté soit disant fainéant de ces pays de sauvages, « Je sais pas. Oh ! Ils sont tellement fainéants, si on les poussait pas au cul, ils travailleraient pas », n’est-ce pas !... XXX... Bon ! Et... Qui après, a un côté drôle et amusant, une certaine... à une certaine époque, mais dans l’interprétation que je vais faire à l’Olympia, je vais essayer de donner un caractère non pas dramatique, mais un caractère que c’est. C’est-à-dire, oui ! Planter café, c’est un boulot très difficile parce qu’il faut se baisser et c’est pas donner à la portée de n’importe qui. Tu vois ! Je vais essayer... Mais en plus, ce qui est banal dans ça, si tu veux, c’est que c’est encore, ce que tu disais tout à l’heure, le côté lanterne magique... de ce personnage écrasé par le soleil et qui ne bouge pas, qui est entièrement une chose plastique, tu vois.

Bon, alors petit intermède, alors *Planter café*, qui est toujours emmerdant à répéter au piano, seul, tu vois. On en finit plus... Tu me fais le coup de la guitare, là. « Planter café, c’est pas pour les gens fragiles. [à l’Olympia] Y a qu’à se baisser, mais c’est ça qui est difficile. Fait chaud l’été. Le soleil pèse des tonnes. Y se fait porter et c’est trop pour un seul homme. Le patron dira ce qu’il voudra, mon sommeil est à moi... »

[autre chanson : *Sanguine*] [extrait de film où un homme et une femme s'enlacent]

« Ô Sanguine ! Joli fruit ! La pointe de ton sein a tracé tendrement la ligne de ma chance. Dans le creux de ma main, Sanguine, joli fruit, soleil de nuit. »

Si je la prends, c'est parce que c'est le rôle de l'homme de prendre, mais il prend avec plein consentement d'elle, enfin, je veux dire, c'est pas quelque... c'est pas un viol, quand même. Et là, en l'occurrence, je pense que... et je veux bien être solidaire du Mouvement de libération de la femme, je suis bien prêt à faire plein de *mea culpa*, je suis prêt à écouter tout ce qu'elles diront, mais y a certains domaines où j'ai du mal et j'aurai certainement du mal à progresser. Non ! Ce qui m'emmerde, c'est le côté tribu, tribu contre tribu. Ça, je marche pas. Ça, ça, ça, je refuse... totalement. Bien sûr, égal, et très bien, encore que j'aurais du mal à me défendre en tant que rital parce que ces vieilles réactions, comme ça, que je qualifierais probablement de réac', c'est possible, mais je crois surtout... paysan attardé... Ahhhh ! Au fond de moi même... Écoute, je veux dire une chose : on fait difficilement le poids avec une fille, difficilement, tu sais, parce que... sur de nombreux points, et je sais pas, quand je dis nombreux point, si c'est pas par une forme de... d'orgueil du mâle à la con qui m'empêche de dire sur tous les points, je répète : tu fais pas le poids, qui que tu sois.

[autre chanson : *Les feuilles mortes*]

« C'est une chanson, qui nous ressemble. Toi, tu m'aimais et je t'aimais. Nous vivions tous les deux ensemble³, toi qui m'aimais, moi qui t'aimais. Mais la vie sépare ceux qui s'aiment, tout doucement, sans faire de bruit, et la mer efface sur le sable, les pas des amants désunis. »
Ça sort. Ça sort... Bon ! Fais le chant allemand ?

[autre chanson : *Le chant des partisans*]

« Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ? »...

« Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ? Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ? Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme. Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes. Montez de la mine, descendez des collines, camarades ! Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades. Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite ! Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite... C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères. La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère. Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves. Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue... nous on crève... Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe. Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place. Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes. Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute... »

J'ai chanté *Le chant des partisans* à ce moment là, du moment que j'ai mis pour la première fois, et j'ai eu très peur, parce que je l'ai jamais chanté à la scène, c'était pour quelque chose de précis qui était cette chose épouvantable qui s'est produite au Chili et qui fait que quand même dans la salle, des gens d'opinions différentes, enfin, même ceux qui sont venus uniquement pour me voir chanter, si tu veux, n'ont pas pu accepter ce qui s'est passé au Chili, de la manière que ça s'est passé, tu comprends, surtout après trois ans de pouvoir d'Allende, où on sait, nous qui y sommes allés, comment ça s'est passé, où tous les gens étaient vraiment libres d'écrire, de dire ce qu'ils voulaient, tu comprends. On n'a pas arrêté pour des raisons politiques. Y a pas eu une seule exécution. Au contraire, il y avait des gens qui attaquaient et qui étaient en liberté.

[Voix off par Simone Signoret, traduction d'un texte chilien en fond]

³ Au lieu de « Et nous vivions tous deux ensemble ».

« Victor Jara, notre chanteur national, il se trouvait à l'université avec nous et ils l'ont arrêté avec nous. D'abord, ils lui ont coupé les articulations des mains, en même temps, ils lui disaient de chanter pour le peuple. Plus tard, il a été fusillé après avoir été longuement torturé. »

[autre chanson : *Comme le scorpion mon frère*]

« Comme le scorpion mon frère, tu es comme le scorpion dans une nuit d'épouvante. »

YM – Hein !... Non, c'était bien comme vous avez fait. Qu'est-ce que vous avez fait là ? Non, il est bien dans l'aiguë, là, parce qu'il a pris devant son parti. Il met en jeu les applaudissements... J'espère... Dès que je prends le micro, vous arrêtez.... « Maudit » et après il prend le micro, il reste, il va placer le micro... Bon !... [thème d'À bicyclette] Parfait ! Parfait !... [tempo introductif de *Sir Godfrey*] Ça, José, tu entends ce que me fais le balai ?... C'est papa Gauchi [?]. Tu lui mets donc un peu de micro. Tu es pas rat. Tu me fais tout le morceau, y compris quand il y a des tempos forts... Chut ! Trop fort, Bruno !... Même sur les tempos forts, lui, il les fera, les tempos forts, toi, tu restes qu'aux balais, parce que je te mets du micro... Baisse, baisse, baisse !... Quoi ? Baisse encore un peu !... Voilà, je crois que c'est suffisant... Eh ! Eh ! ça j'aime bien, ça. Attend !... [chante *Sir Godfrey*] « Sir Godfrey est l'homme de Londres... » Ça allait ? « ... c'est l'intime des gens du monde, son parfum humour fait les beaux jours de l'empire britannique. Il est snob à plus d'un titre. À son ch'val, il donne des huîtres et fuit avec horreur toutes les jeunes filles en fleur. Cet homme un peu à part... » Avec des *Pardon, Sir... Your money, please !... Please !... Thank you, Sir !*

[thème d'À bicyclette] Je vais prendre le micro... Stop ! Toujours le même principe. Ou il passe le micro ou il prend le micro... Non, Bobby, continue comme tu étais ! T'occupe pas de moi !... Robert Desnos. Michel Legrand. [autre chanson : *Coucher avec elle*] « Coucher avec elle, pour le sommeil, côte à côte, pour les rêves parallèles... » Là, tu mets du piano, José « ... pour la double respiration. Coucher avec elle, pour l'ombre unique et surprenante, pour la même chaleur, pour la même solitude. Coucher avec elle, pour l'aurore partagée, pour le minuit identique, pour les mêmes fantômes. Coucher, coucher avec elle, pour l'amour absolu, pour le vice et pour le vice, pour les baisers de toute espèce. Coucher, coucher avec elle, pour un naufrage ineffable, pour se prostituer l'un à l'autre, pour se confondre. Coucher avec elle, pour se prouver et prouver vraiment que jamais n'a pesé sur l'âme et le corps des amants, le mensonge d'une tâche... » Je crois que c'est plus logique si on a ça, non ?... Regarde, regarde-le ! Reprenons ça ! « Que jamais... », pour voir. Tu y es ? Tu y es, Paul ? « Que jamais... Que jamais n'a pesé... » Non, pas de piano là ! « Que jamais... » Merde ! C'est pas ça... Non, ça ne me dit rien. C'est pas bon. « coucher avec elle, pour l'amour absolu, pour le vice et pour le vice... Coucher avec elle » Ah merde ! Oh ! Reprenons-le ! Allez ! « ... fantômes. Coucher, coucher avec elle, pour l'amour absolu, pour le vice et pour le vice, pour les baisers de toute espèce. Coucher, coucher avec elle, pour un naufrage ineffable, pour se prostituer l'un à l'autre, pour se confondre. Coucher avec elle, pour se prouver et prouver vraiment que jamais n'a pesé sur l'âme, et le corps des amants, le mensonge d'une tâche... » On verra après... « ... originelle ».

BC – Messieurs, on vous a laissé vous tromper hier, tout à votre aise, maintenant, aujourd'hui, fini !

YM – Ohhhh ! Mon petit Bobby...

[les musiciens bidouillent, essaient, discutent, se chamaillent, et on voit la minutie de travail de YM à travers plusieurs exemples aussi bien sur l'instrumentation que l'éclairage, le tout décousu, avec des ordres, des indications, des rires, des doutes, etc. Autant de phrases à saisir avec les images et pas seules. Le tout sur *Sanguine, Les cireurs de souliers de Broadway, Mon manège à moi, Battling Joe* etc.]

[extraits de la trilogie politique de Costa-Gavras : *Z* (1969), *L'Aveu* (1970) et *État de siège* (1973), ayant pour acteur principal Yves Montand]

YM – Comme quand on a décidé de faire ces fameux films politiques que certains nous reprochent, on s'est pas dit un matin : « On va faire un film politique ». On a fait des films, parce que c'est quelque chose qui a jailli. Mais je me dis, justement, pour faire avancer les choses : « On est obligé de passer par cette forme de rouleau compresseur, que je puis dire, qui écrase les meilleurs de nôtres et ça coûte un prix fou, quoi ! Mais, si tu veux, disons que, soit, disons qu'il y a, et qu'il va y avoir, et qu'il y aura des erreurs, ces fameuses erreurs, mais, merde ! Soyons lucides maintenant ! Le premier vrai acte révolutionnaire pour chaque citoyen de cette planète, c'est d'abord apprendre, apprendre, apprendre, apprendre. Ça, c'est le premier acte révolutionnaire. Et la plupart, la plupart de beaucoup de jeunes gens, ce n'est pas ça. C'est le côté romantique. C'est le côté « hourra ! hourra ! ». C'est le côté petite mitrailleuse sur deux roues qu'on va traîner dans les Champs-Élysées enneigés et qu'on va braquer sur l'Élysée ou avenue Matignon, et qu'on va faire sauter. C'est comme ça qu'ils voient, eux, un changement politique. Mais si tu me sens, si tu veux, je dirais pas réticent, disons perplexe, je te dirais simplement ceci : qu'à la lumière de certains faits qui se sont produits aussi bien intérieurement qu'extérieurement, m'a donné une forme de lucidité qui même quelques fois m'effraie... « [Qu'est-ce que cela peut faire que je lutte pour la mauvaise cause puisque je suis de bonne foi et qu'est-ce que ça peut faire que je sois de mauvaise foi puisque c'est pour la bonne cause ?](#) » Les choses s'émeuvent. Les colères les plus terribles, les écœurement les plus profonds arrivent à un moment donné, bon, parce qu'il y a tellement de choses dégueulasses qui se passent dans le monde entier qu'on commence à devenir blindé, tu comprends. On se sent comme une forme d'impuissance à... tu peux pas, tu peux pas. Il y a trop de choses. [autre chanson : [Quand un soldat](#)] « ... [Quand un soldat s'en va-t-en guerre il a, dans sa musette son bâton d'maréchal. Quand un soldat revient de guerre il a, dans sa musette un peu de linge sale...](#) » J'ai souvent cité cette citation de Fitzgerald qui est : « D'autre part, on devrait comprendre que les choses sont sans espoir, mais cependant être décidé à les vouloir changer. »⁴, je cite de mémoire. Mais je crois que c'est la raison même de l'existence. Même si demain tout était fermé et que si demain on se rendait compte que tout ce qu'on a cru, ce à quoi on a cru pendant des années ou cherché à croire ou à transformer, s'avèrerait même être utopique ou fermé, je crois qu'il faut quand même continuer à donner cette forme d'étincelle, ici et là. Dans l'ensemble, si tu veux, l'espoir, c'est les abeilles, quoi ! Même si on nous enferme dans une ruche, à double tour, ils ouvriront bien la porte une fois, ils rentreront bien la main et c'est là où on pique. « ... [Des hommes il en faut toujours, car la guerre car la guerre se fout des serments d'amour. Elle n'aime que l'son du tambour. Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a des tas de chansons et des fleurs sous ses pas. Quand un soldat revient de guerre, il a simplement eu d'la veine et puis voilà... simplement eu d'la veine et puis voilà...](#) »

[autre chanson : *La Colombe de l'arche (Maudit soit le père)*]

« ... Maudit. Maudit soit le père. Maudit soit le père de l'épouse du forgeron. Du forgeron... » C'est trop lent encore ça. Bon ! Ça marchait si bien ce matin. Non ! Arrête ! Pas Bob !... Ça veut rien dire ce tempo ! Ce soir, tu me donneras pas le tempo. Alors ça sert à rien !

Robert Desnos, Michel Legrand. Voici une fable. Une fable féroce. *La Colombe de l'arche*.

« ... Maudit. Maudit soit le père. Maudit soit le père de l'épouse du forgeron. Du forgeron... »

Et toi, est-ce que tu peux faire : di-dim dou di-dim.

Batteur – Je peux pas faire ça. Il faut qu'il y ait du du du...

YM – Ouais, tu as raison.

Musicien – Il faut qu'il y ait du machin, tu vois...

⁴ Francis Scott Fitzgerald, *La Fêlure* : « La marque d'une intelligence de premier plan est qu'elle est capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans pour autant perdre la possibilité de fonctionner. On devrait par exemple pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir et cependant être décidé à les changer. », Paris : Gallimard, 1963.

[tout le monde parle ensemble ou fait Chutttt !]

BC – Seulement, s’il prend pas le bon tempo, vous l’avez dans le baba !

YM – Pas du tout ! Même s’il a pas pris sur le bon tempo, je suis bien pour le redonner après. J’en ai rien à foutre, ça... Et c’est pas bon ?

Guitariste (Bernard ?) – Non, mais, attendez, il faut... parce qu’on en a parlé...

Batteur – S’il vous plaît ! On a répété ça 24, euh 23, euh 22 fois...

YM – Non !... Pas 22 fois. Exactement 5 fois.

Batteur – ... Est-ce qu’on va ?... C’était parfait, là, ce que vous faisiez.

YM – On vient de terminer *Clémentine*. J’aimerais bien créer un certain climat. Bon ! Je me casse. Je me casse pour passer à ça. Bon ! Mais je suis ni Ella Fitzgerald ni... enfin, personne. Et j’essaie d’exprimer un climat qui jazz un petit peu. Si j’ai la pétoche, tu sais très bien que je peux pas créer un climat de jazz parce qu’il faut être complètement détendu. Alors, le fait de subitement me trouver, comme ça, si je suis en état de grâce, ça peut partir très bien. Si je suis pas en état de grâce, comme on dit, eh ben ! [version finale à l’Olympia] « Robert Desnos, Michel Legrand. Une fable. Une fable. Une fable féroce. *La Colombe de l’arche*. « ... Maudit. Maudit soit le père. Maudit soit le père de l’épouse du forgeron. Du forgeron. Du forgeron qui forgea. Du forgeron qui forgea le fer de la cognée avec laquelle. Avec laquelle le bûcheron. Avec laquelle le bûcheron abattit le chêne. Abattit le chêne dans lequel. Abattit le chêne dans lequel on sculpta. On sculpta le lit où fut engendré l’arrière-grand-père de l’homme qui conduisit la voiture. Maudit soit le père de l’épouse du forgeron qui forgea le fer de la cognée avec laquelle le bûcheron abattit le chêne, dans lequel on sculpta le lit où fut engendré l’arrière-grand-père de l’homme qui conduisit la voiture dans laquelle ta mère rencontra ton père... »

Un, deux, trois quatre, un !... Alors vous me reprenez, un, deux, trois, quatre, un... Et j’entends bien le un et je partirai en place... Mais non, mon petit lapin ! Non ! Non ! Non ! Tu commences à dire, ça fait rien, il part, on le rattrapera... Non ! Non ! Non ! Je veux que ce soit net. C’est une chose que je peux mettre en place, mettons la en place, nom d’un chien !

YM – Pour *Les Grands boulevards*, je m’en fou que vous chantiez faux, c’est pas grave ! Dites-vous qu’on ne vous voit pas. Alors si vous vous sentez ridicules, n’ayez pas peur d’être pas ridicule, parce qu’on ne vous voit pas. Faut pas m’obliger à dire, voici *Les Grands boulevards*, on n’en a rien à foutre, c’est déjà un vieux truc. Mais, si tu as un *spright* que tu reçois dans la gueule, ah ! alors c’est une réelle surprise. Donc, il n’y a ni accord de piano, ni accord de guitare. Vous partez et vous essayez de vous retrouver après sur le tas de sable, tous ensemble. C’est ça que je veux dire... Vous bouffez un temps ou deux, comme j’ai l’habitude de le faire. C’est aussi simple que ça.

[tous, en chœur, alors que YM danse] « J’aime flâner sur les grands boulevards. Y a tant de choses, tant de choses, tant de choses à voir. On n’a qu’à choisir au hasard. On s’fait des ampoules à zigzaguer parmi la foule. J’aime les baraques et les bazars, les étalages, les loteries et les camelots bavards qui vous débitent leurs bobards. Ça fait passer l’temps et l’on oublie son cafard... »

[autre chanson : *Luna Park*]

YM – *Luna Park* !... « Dans mon usine de Puteaux, on peut dire que j’ai le fin boulot... » Quand j’ai débuté, c’était vraiment, disons, le jeune ouvrier sur scène puisque je venais moi-même d’une famille d’émigrés et je venais vraiment de la classe ouvrière, en ayant travaillé dans la métallurgie, par exemple. Donc, je m’identifiais totalement à cet ouvrier là. Aujourd’hui, je pense qu’on ressent, je le donne que par une forme de sympathie, une certaine solidarité. Je dis bien une certaine, parce que je ne veux pas tomber dans une forme de démagogie.

Non ! Non ! Hier, je vous ai dit le contraire... Là ! Parce que vous me gênez pas. Regarde ! On est à *Luna Park*, ça peut donner.

[autre chanson : *Saltimbanques*]

« ... Dans la plaine les baladins s'éloignent au long des jardins, devant l'huis des auberges grise par les villages sans églises, et les enfants s'en vont... [devant, les autres suivent en rêvant.] Chaque arbre fruitier se résigne quand, de très loin, ils lui font signe. Ils ont des poids ronds ou carrés, des tambours des cerceaux dorés. L'ours et le singe, animaux sages, quêtent des sous sur leur passage. »

Bernard, tu es là ?... Je fais ça, vous avez bien vu, hein ! C'est bien noté, ça !... Attention, on la refait une fois. Joue pas toi !

« ... et les enfants s'en vont devant... » Tu peux lier ça ? Vous pouvez le lier ça ?... C'est mieux !

« ... la plaine les baladins s'éloignent au long des jardins... »

[applaudissement à l'Olympia, avec Simone dans la salle]

[autre chanson : *Le Temps des cerises*]

YM – Merci beaucoup !... « Quand nous en serons au temps des cerises, et gai rossignol et merle moqueur seront tous en fête, les belles auront la folie en tête et les amoureux du soleil au cœur. Quand nous chanterons le temps des cerises, sifflera bien mieux le merle moqueur. Mais il est bien court le temps des cerises où l'on s'en va deux cueillir en rêvant des pendants d'oreilles, cerises d'amour aux robes pareilles, tombant sous la feuille en gouttes de sang. Mais il est bien court le temps des cerises, pendants de corail qu'on cueille en rêvant. Quand vous en serez au temps des cerises, si vous avez peur des chagrins d'amour, évitez les belles. Moi qui ne crains pas les peines cruelles, je ne vivrai point [pas] sans souffrir un jour. Quand vous en serez au temps des cerises, vous aurez aussi des peines [chagrins] d'amour. J'aimerai toujours le temps des cerises. C'est de ce temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte et Dame Fortune, en m'étant offerte, ne pourra [saura] jamais fermer [calmer] ma douleur. J'aimerai toujours le temps des cerises et le souvenir que je garde au cœur. »

YM – Je chante, j'écoute, je lis, je voyage, je rêve et je vois. Mon métier, c'est de faire plaisir aux gens en les faisant rêver, rire ou pleurer. Je ne suis pas un philosophe ou un politique. Mais ma vie est comme la vôtre. Elle côtoie la vie des autres, et leur mort et les donneurs de mort. Je prête vie à des êtres imaginaires, quelque part, entre ciel et terre, à l'écran et sur la scène, mais je vis dans le monde réel, les deux pieds sur terre. L'injustice et la douleur de ce monde résonne en moi comme en vous. Saltimbanques ? Oui, peut-être, mais pas somnambule.

L'actualité suit son cours, comme on dit. Un clou chasse l'autre. Un Kippour, le Chili. Un homme bâillonné ici, cent autres assassinés là. Et la valse continue. Mais les réfugiés chiliens restent. Il y en a des milliers, ici, autour de vous, qui cherchent du pain et un peu de chaleur, comme il y a là-bas des milliers de prisonniers, de chômeurs forcés, d'hommes traqués. Vous n'en entendez plus parler, mais ils sont là. Je chante aujourd'hui pour que nous n'oublions pas le sang d'hier, pour que nous restions tous ensemble éveillés, pour que ce sang ne soit pas demain le nôtre.